

sins d'un juif parti pour Sobibor a écrit à un des stagiaires: «Qui n'essaie pas de comprendre et de dire est complice. Ton travail avec Gatti est important. Il fait de toi un messenger pour les autres. Ce travail ne durera qu'un temps [...] Essayez d'en tirer cette richesse, apprendre à être messenger, à porter la connaissance [...] Simplement dans n'importe quel domaine, par esprit de survie collective»⁵.

Pour terminer, je vais parler d'une institution bien française – Les Folies Bergère. Vers la fin de 1993, ce théâtre célèbre a été réouvert après un an de fermeture. Le nouveau spectacle (sous la direction d'un argentin, Alfredo Arias) ne ressemble guère aux tableaux artistiques et au Music-Hall traditionnels. Depuis vingt ans, Arias met en scène des opérettes, des revues, des comédies musicales. Ce qu'il a inventé pour Les Folies est une revue qui raconte une histoire, l'histoire des Folies. Mais c'est une histoire pas claire. On procède par associations; c'est une déconstruction de ce que Les Folies ont été jusqu'à maintenant. Les décors, les costumes sont surprenants, les artistes manquent de finesse (Arias est descendu dans le métro chercher certaines de ses «stars»). Il y a une scène où une chanson d'amour est chantée par deux femmes déguisées en hommes et deux hommes déguisés en femmes. On pourrait dire que l'effet est celui d'un rêve, ou plutôt d'un cauchemar.

Et nous voilà presque à notre point de départ: l'attraction qu'exercent sur les Français l'onirique, l'exotique, et l'insolite.

Notes

¹ *Les mystères de l'amour* de Roger Vitrac. *La poule d'eau* de Stanislaw Witkiewicz. *L'homme, la bête et la vertu* de Luigi Pirandello. *La noce chez les petits bourgeois*, de Bertolt Brecht.

² *The mountain people* de E. Turnbull. *The Man who thought his wife was a hat* de O. Sacks.

³ *Combat de nègre et de chiens* (1983). *Quai west* (1986). *Dans la solitude des champs de coton*, (1987). *Le retour au désert* (1988). Le monologue s'appelle *La nuit juste avant les forêts* repris au Festival d'Avignon (1993).

⁴ David Bradby, *A modern French Drama 1940-1990*, Cambridge University Press, 1991.

⁵ Cite par René Solis dans *Libération* 22, 30 juillet 1993.

M

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Voici une liste des prix littéraires les plus prestigieux attribués en France en 1993.

Prix	Auteur	Titre	Éditeur
Goncourt	Amin Maalouf	Le rocher de Tanios	Grasset
Académie française	Philippe Beaussant	Héloïse	Gallimard
Renaudot	Nicolas Bréhal	Les corps célestes	Gallimard
Médicis	Emmanuelle Bernheim	Sa femme	Gallimard
Femina	Marc Lambron	L'œil du silence	Flammarion
Interallié	Jean-Pierre Dufrenoy	Le dernier amour d'Aramis	Grasset

Olof Eriksson

STIG STRÖMHOLM

*Défense et illustration et Rivarol – ébauche d'une réflexion historique sur la francophonie**

Mesdames et Messieurs,

Vous l'avez certainement déjà deviné: la rubrique, consciemment énigmatique, de cette conférence, ou plutôt de cette causerie, fait allusion à deux ouvrages célèbres, qui marquent deux étapes particulièrement importantes dans l'histoire de la littérature et surtout de la langue française. Un esprit imbu de théories modernes parlerait peut-être de deux jalons dans l'évolution de la sociolinguistique internationale et comparée.

«Défense et illustration», en répétant ces mots, vous vous rappelez sans aucun doute le livre de Joachim du Bellay, cette première expression – que l'anachronisme soit pardonné – d'une francophonie consciente, voire militante. C'est en 1549 que le jeune poète angevin, ami de Ronsard et membre de la Pléiade, lance son appel patriotique et passionné pour la langue et les lettres nationales, dédaignées par les intellectuels de l'époque.

L'ouvrage de Joachim du Bellay se situe donc, si vous voulez bien, avant l'aube de cette longue journée éclatante qui verra briller la langue française en plein soleil, de la période de grandeur incomparable et généralement reconnue qui commence à peu près un siècle après du Bellay et dont le crépuscule, d'ailleurs inégal et encore loin d'avoir atteint le stade de nuit, s'annonce au commencement du XIX^e siècle.

Le nom de Rivarol évoque une autre étape du cheminement de la langue française. A s'en tenir au message, et aux conclusions, du journaliste piémontais dans son Discours sur l'Universalité de la langue française, couronné par l'Académie de Berlin en 1784, on dirait que cet ouvrage marque l'apogée, que c'est le soleil de midi qui brille sur la langue que Rivarol étudie avec tant de perspicacité et d'enthousiasme. Or, nous savons aujourd'hui que l'après-midi est déjà assez avancé. Qu'on le regrette ou non, il n'y a pas à dire: la Révolution constitue non seulement une rupture, ou plutôt une fracture dont la cicatrice demeure, dans l'histoire de France; elle marque également une rupture dans les rapports culturels avec une Europe qui, malgré l'effervescence révolutionnaire momentanée dans certains milieux et malgré l'éblouissement que provoque l'épopée napoléonienne, ne se veut ni républicaine à la française ni tributaire à l'impériale.

C'est donc en partant des jalons que sont les ouvrages de Joachim du

* Discours prononcé à l'occasion du séminaire de français organisé par Kurssekretariatet, Uppsala universitet, le 28 janvier 1994.

Bellay et de Rivarol que j'examinerai les grandes heures de la langue française, les éléments constitutifs de son succès et de son déclin, enfin les quelques remarques que j'oserai, à titre de conclusions, formuler sur un avenir possible.

Il convient, avant de revenir sur du Bellay, de faire face à une objection, qui sera inévitablement mise en avant et que nous ne saurions esquiver: y a-t-il, aujourd'hui, à l'époque de la transmission par satellitè, de l'influence massive des médias internationaux, y a-t-il vraiment des leçons à tirer d'une histoire qui s'est déroulée en des circonstances extérieures totalement différentes? N'est-ce pas là un simple jeu agréable, un divertissement littéraire et savant? Il faut admettre la gravité de l'objection, sans toutefois reconnaître son bien-fondé à tous les égards. Il est vrai que le monde d'aujourd'hui est si différent de celui d'hier que toute comparaison doit être assortie des réserves et des précautions les plus fortes et les plus minutieuses; il est également vrai que comparaison n'est pas raison et que même les ressemblances les plus frappantes peuvent induire en erreur. Or, puisque l'avenir est par définition inconnu et que le moment qui passe, muet et sournois, ne nous livre ses secrets qu'au fil du temps, c'est bien vers le passé qu'il faut regarder si l'on veut trouver les points de repère sans lesquels même les observations les plus perçantes et les plus aiguës ne résultent qu'en une masse décousue de faits isolés. Regardons en arrière, donc, bien qu'il n'y ait guère lieu d'en espérer de grandes lumières sur le présent et l'avenir.

Joachim du Bellay a entrepris en 1549, avec verve et courage, la défense de sa langue natale. Quelle était cette langue, à l'époque, et quels étaient les ennemis qui la menaçaient?

En ce qui concerne la première question, elle ne nous retiendra pas longuement, car la réponse nous révèle vite et facilement qu'il s'agit justement d'un moment de l'histoire irrévocablement passé et incapable de nous fournir les éléments d'une comparaison utile. Il est vrai que du Bellay exagère, s'il ne se trompe, en parlant du français tel qu'il existait au milieu du XVI^e siècle. Nos ancêtres, dit-il, dans un célèbre passage que je cite en la modernisant, «ayant... en plus grande recommandation le bien faire que le bien dire, et mieux aimant laisser à leur postérité les exemples de vertu que les préceptes, se sont privés de la gloire de leurs bien faits, et nous du fruit de l'imitation de ceux-ci: et par le même procédé, nous ont laissé notre langue si pauvre et nue qu'elle a besoin des ornements et, s'il faut ainsi parler, des plumes d'autrui...» Accuser de pauvreté la langue qui avait servi, dans la décennie précédente, de moyen d'expression aux aventures de Pantagruel, et de Gargantua, à l'*Institution chrétienne* de Jean Calvin, et qui devait le faire plus tard aux *Commentaires* de Monluc, aux *Six livres de la république* de Jean Bodin, aux *Tragiques* de d'Aubigné et surtout aux *Essais* de Montaigne, c'est vraiment trop demander.

L'inconvénient de cette langue, à cette époque, c'était plutôt une trop grande vitalité, une espèce de kermesse et d'ivresse linguistique qui mena-

çait d'en compromettre la structure, la logique et par conséquent la capacité d'exprimer avec précision des idées générales et abstraites. Le grand architecte de cette langue – le baron Haussmann, si l'on peut dire, du français sur le seuil de l'ère classique – c'est peut-être moins l'ascétique Malherbe que le subtil Amyot, dont les traductions de Plutarque ont donné au français un vocabulaire et une grammaire capables d'exprimer la pensée philosophique et l'analyse psychologique des Grecs. Mais arrêtons-nous là. Nos exemples suffisent. Le «mal» du français, dont se plaignait du Bellay, n'était ni réel ni surtout susceptible de nous inquiéter à propos du français contemporain. Ce n'est certainement pas l'insuffisance comme moyen d'expression qui menace la langue de nos jours. C'est peut-être même le contraire: la trop grande facilité à accepter n'importe quels néologismes. Mais j'anticipe...

Quels étaient les ennemis contre lesquels du Bellay se croyait obligé de défendre sa langue natale? Y a-t-il des leçons à tirer, pour l'avenir du français, de la composition et du comportement de ces assaillants? Vus de loin, et superficiellement, ils nous paraissent aussi démodés et aussi peu à craindre que les réîtres et les arquebusiers des Guerres de religion, sur le point d'éclater au moment où parut la *Défense et Illustration*. C'étaient les humanistes, qui ne respiraient que grec et latin et qui dédaignaient l'idiome du peuple, des bourgeois et des nobles.

Il est vrai que les latinistes et les hellénistes ne fourmillent plus ni ne menacent quoi que ce soit. Mais à titre d'exemple, d'élément de comparaison, l'attitude des humanistes mérite d'être retenue et examinée. Il n'y a pas que les partisans de la langue française qui doivent y réfléchir. Parmi toutes les possibles trahisons des cleres, celle qui comporte le sacrifice de la langue commune d'une nation n'est peut-être pas la plus grave. Mais elle est assez sérieuse pour compter. La création d'une *lingua franca* des savants, une langue affectée aux échanges internationaux de la *res publica eruditorum*, entraîne facilement l'appauvrissement, en certains domaines, des langues nationales, qu'on cesse d'utiliser, et par conséquent de développer, pour exprimer les idées, les théories et les solutions les plus récentes, ou les plus difficiles ou les plus importantes. Or, une langue qui ne suit pas la pensée contemporaine dans ses aventures les plus audacieuses et dans ses recherches les plus subtiles risque fort de dégénérer en langue soit littéraire au sens négatif du terme, soit populaire au sens également péjoratif. Il y a certainement des domaines et des situations où l'usage d'une *lingua franca* internationale, qui n'est plus le latin mais l'anglais, est inévitable pour des raisons pratiques, surtout financières, mais le problème n'en reste pas moins sérieux. Il m'arrive, en visitant des laboratoires de l'Université d'Uppsala où tout le monde, professeurs, chercheurs, étudiants, jusqu'aux techniciens, s'entretiennent en anglais, que je m'adresse à un jeune chercheur avec la question: «Pourriez-vous, les grandes vacances venues, expliquer à vos oncles et tantes en province, d'une façon à la fois correcte

et compréhensible, exactement ce que vous faites ici?» La question pourrait être posée de la même façon à Paris, à Lyon ou à Grenoble.

Quittons du Bellay, avec estime et reconnaissance. Il a sonné un tocsin qui mérite de rester dans nos mémoires. Entre lui et Rivarol, c'est le grand siècle, et c'est le long après-midi du XVIII^e, d'abord gai et ensoleillé, ensuite de plus en plus orageux. En 1784, les orages s'amassent déjà, mais le panégyriste de la langue française ne semble pas les voir; du moins ne les trouve-t-il pas du côté où éclatera bientôt l'orage. La faiblesse qui pourrait compromettre la position internationale du français, selon Rivarol, c'est l'affectation. Idée curieuse en 1784 – craindre que c'est dans la mièvrerie que ne risque de sombrer une langue qui va bientôt donner voix à la Marseillaise et aux discours romains des Conventionnels... Pourtant, et j'y reviendrai, Rivarol n'a peut-être pas si mal interprété *un*, mais un seulement, des éléments qui devaient caractériser le français du XIX^e siècle.

Pourquoi le français est-il devenu, selon Rivarol, la langue universelle du monde civilisé? L'analyse du jeune écrivain mérite encore l'attention, voire l'admiration. Il dégage trois conditions remplies par la France seule au moment où ce monde européen, au lendemain des grandes découvertes, a senti le besoin d'une langue commune. C'étaient une grande puissance politique, une littérature riche et une langue attrayante. C'est sur ce dernier point que Rivarol concentre son attention et approfondit son analyse.

Les deux autres conditions n'en avaient guère besoin. En 1784, le règne de Louis XVI paraissait encore heureux et riche en succès; la guerre d'indépendance des Etats-Unis, où la France avait joué un rôle glorieux et où l'Angleterre avait essuyé des humiliations cuisantes, venait d'être terminée par un traité de paix généralement considéré comme un triomphe de la politique française. En ce qui concernait la littérature, il est vrai qu'aux yeux d'un observateur d'aujourd'hui, la richesse et la splendeur du préromantisme et du classicisme allemand de l'ère de Goethe font rentrer à l'ombre les années assez arides des lettres françaises dans l'intervalle entre les chefs-d'œuvre de l'âge des lumières et les débuts de Chateaubriand et de Madame de Staël, mais cette comparaison ne sautait pas aux yeux en 1784. Les deux premières conditions de base de l'hégémonie de la langue française demeuraient donc remplies.

C'est sur les qualités intrinsèques de la langue française que se penche Rivarol. Peut-on tirer de son étude des leçons toujours valables? Le panégyriste insiste énergiquement sur un élément du français: la clarté. «Ce qui n'est pas clair, n'est pas français». C'est la langue entre toutes qui donne à la logique une prééminence incontestable. Cette qualité fait de la langue française l'idiome des philosophes, des diplomates, des traducteurs. Il n'est pas sans intérêt de constater que Rivarol ose déjà, anticipant sur les idées préromantiques et romantiques, dire que les poètes et les musiciens sont moins bien servis par cette langue docile sans réserves aux préceptes et aux besoins du raisonnement logique. Rappelons enfin que le seul ennemi vrai-

ment dangereux pour la continuation de l'hégémonie du français se trouve, selon Rivarol, en cette tendance à l'affectation, au trop exquis, qui est un résultat du caractère *social* de la langue, telle qu'elle a été formée par les salons de l'ancien régime.

En 1994, 210 ans après la publication du palmarès de l'Académie de Berlin, 180 ans après l'ouverture du Congrès de Vienne et 80 ans après le commencement de la première grande guerre, ce n'est pas sans une réaction nostalgique qu'on parcourt ce petit ouvrage, couronné par l'Académie du Roi de Prusse. L'Europe en 1784 n'était pas un idylle, loin de là. Mais l'élite de cette Europe nourrissait encore un espoir vierge, matinal, généreux. Le nationalisme, qui devait demander tant de sacrifices et excuser tant d'atrocités, n'avait pas encore trouvé ses formules et ses apôtres. L'élément d'arrogance et d'étroitesse d'esprit qui était inséparable de l'hégémonie intellectuelle française gardait un air bon enfant; il y avait de la bonhomie de grand frère dans la vanité.

Rivarol avait-il raison dans son interprétation des motifs expliquant la position du français, et interprétait-il correctement les dangers qui la menaçaient?

Il paraît certain qu'en attribuant une importance décisive à la situation politique Rivarol ne s'est pas trompé. Il suffit d'apporter à ses conclusions quelques retouches peu importantes. Quand l'Europe a choisi sa langue universelle, la géographie y était certainement pour quelque chose, de même le commerce. Au lendemain des grandes découvertes, l'Espagne était plus puissante et plus riche que la France, mais dans une perspective européenne, la péninsule ibérique était à la périphérie, et les richesses du Nouveau Monde ne suffisaient pas pour y animer une activité économique comparable à celle de la France, des Pays-Bas et de l'Angleterre. Ajoutons que l'on oublie aujourd'hui trop souvent que la France avait jusqu'au commencement du XIX^e siècle une population très supérieure à celle de tout autre Etat européen.

Il est parfaitement logique, si Rivarol avait raison, comme nous le pensons, que le siècle anglais – le XIX^e – et le siècle américain – le XX^e – aient eu pour conséquence, dans le domaine qui nous intéresse ici, le recul successif du français comme langue universelle et enfin sa détronisation au profit de l'anglais. Renonçons aux dates précises. Elles varient probablement, d'ailleurs, d'un secteur à l'autre, et il en reste certainement où la langue de la clarté a pu défendre ses positions. Car, pour en finir vite avec les deux autres motifs de l'hégémonie française évoqués par Rivarol, la littérature française n'a cessé d'être riche – en effet, elle a connu des périodes de splendeur et de paisibles contre-attaques intellectuelles qui ont été victorieuses sans comporter des reconquêtes de terrain linguistique – et de même, la langue n'a rien perdu en logique et en clarté dans la mesure où ses gardiens n'ont pas admis trop facilement des éléments étrangers; il suffit de mentionner le terme «franglais». Un point sur lequel je n'ose me prononcer

est celui de savoir si les méthodes dites et prétendues «naturelles» en matière d'enseignement des langues mais qui me semblent gagner du terrain aussi en d'autres domaines, au détriment de l'analyse et de la décomposition logique des matières enseignées, produisent éventuellement des conséquences négatives sur la capacité de bien apprendre et de bien manier le français.

*

Il est temps de conclure. Prédire à la francophonie un avenir qui restitue le français sur le trône célébré par Rivarol serait manifestement donner dans une flatterie malhonnête. Il me semble toutefois que l'avenir offre des possibilités qui méritent d'être très soigneusement étudiées – pour être éventuellement rejetées. Car, l'expansion n'est pas toujours le bonheur.

Sur un point très précis, je voudrais, en ami, et ami de très longue date – je me permets de rappeler la conférence que j'ai donnée il y a dix ans à Stockholm sous la rubrique «Histoire d'amour: mes rapports avec la langue française»¹ – donner un conseil. Déjà Rivarol parlait du danger que comportait l'affectation. Chassé, ou du moins exposé à la concurrence, dans le monde de la politique, des affaires et de la science, le français a été un peu trop choyé dans certains milieux mondains et quasi-intellectuels. Sa réputation en a souffert. C'est la responsabilité des enseignants de veiller à ce que le français, langue intellectuelle au sens sévère, strict et élevé du mot – langue *janséniste*, si vous me comprenez – soit remis en honneur. Il ne faut pas que la langue de Pascal dégénère en un patois de demoiselle de pension et de marquis de comédie.

Les possibilités d'expansion, donc, pour finir... Il me semble que ceux qui sont responsables de l'avenir du français – je vous fais grâce de toute tentative pour les définir – doivent étudier très soigneusement ce qui est arrivé à la langue universelle d'aujourd'hui, à la *lingua franca*, à la langue victorieuse, bref à l'anglais. J'ajoute que cette langue singulièrement noble et riche m'est également très chère. J'ai eu l'occasion de la cultiver à Cambridge dans ma jeunesse, et je n'hésite pas à lui accorder une très grande place dans mon cœur. Or – et que les responsables de la francophonie y réfléchissent longuement – l'anglais des grandes conférences, du tourisme, de la diplomatie, des médias est un idiome exécrable, une caricature vulgaire, un mylord en haillons, un gentleman devenu apache... Les Français veulent-ils reconquérir la position de 1784 à ce prix, que les Anglais ont dû payer, souvent malgré eux? J'en doute fort.

¹ Conférence publiée dans *Moderna Språk*, n° 1, 1986, pp. 33-45

JOHANNES HEDBERG

Deux fables de Jean de La Fontaine

En 1668 paraît à Paris un recueil de *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine*. Par ce titre modeste, le poète se présentait comme le continuateur des fabulistes anciens, Esope et Phèdre. «J'ai considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le gout... On ne considère en France que ce qui plaît: c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule.» (*Préface*).

Il faut lire les fables d'Esope pour mesurer à quel point La Fontaine reste original et personnel en imitant. Voici une traduction de la fable *Le Vieillard et la Mort* qui a inspiré à La Fontaine *La Mort et le Bûcheron*:

Un jour, un vieillard, ayant coupé du bois et le portant sur le dos, faisait une longue route. Fatigué par la marche, il déposa son fardeau et il appelait la mort. La mort parut et lui demanda pourquoi il l'appelait. Le vieillard répondit: «Pour que tu me soulèves mon fardeau.» Cette fable montre que tout homme est attaché à la vie, même s'il est malheureux.

Voici ce qu'en fait La Fontaine:

La Mort et le Bûcheron

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier et la corvée
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 «C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois, tu ne tarderas guère.»
 Le trépas vient tout guérir;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes:
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

Boileau (1636–1711), trouvant la fable «languissante», l'a refaite à sa façon: